

daigne, et Népos, proconsul d'Espagne; en sorte qu'il s'y trouvait jusqu'à cent vingt licteurs qui portaient les faisceaux et plus de deux cents sénateurs. Ce fut là qu'avant de se séparer, ils tinrent un conseil, dans lequel on convint que Crassus et Pompée seraient désignés consuls pour l'année suivante; qu'on continuerait à César, pour cinq années, le gouvernement de la Gaule, et qu'on lui fournirait de l'argent pour la solde des troupes. Ces dispositions révoltèrent tout ce qu'il y avait de gens sensés à Rome; car ceux à qui César donnait de l'argent engageaient le sénat à lui en fournir, comme s'il en eût manqué; ou plutôt ils arrachaient au sénat des décrets dont ce corps lui-même ne pouvait s'empêcher de gémir. Il est vrai que Caton était absent; on l'avait à dessein envoyé à Chypre. Favonius, imitateur zélé de Caton, tenta de s'opposer à ces décrets; et, voyant que ses oppositions étaient inutiles, il s'élança hors du sénat et alla dans l'assemblée du peuple pour parler hautement contre ces lois; mais il ne fut écouté de personne; les uns étaient retenus par leur respect pour Pompée et pour Crassus; le plus grand nombre voulaient faire plaisir à César, et se tenaient tranquilles, parce qu'ils ne vivaient que des espérances qu'ils avaient en lui.

Lorsque César fut de retour à son armée des Gaules, il trouva la guerre allumée. Deux grandes nations de la Germanie, les Usipes et les Tenchtères, avaient passé le Rhin pour s'emparer des terres situées au delà de ce fleuve. César dit lui-même dans ses *Commentaires*, en parlant de la bataille qu'il leur livra, que ces barbares, après lui avoir envoyé des députés et fait une trêve avec lui, ne laissèrent pas de l'attaquer en chemin, et, avec huit cents cavaliers seulement, ils mirent en fuite cinq mille hommes de sa cavalerie, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à cette attaque: ils lui envoyèrent une seconde ambassade, à dessein de le tromper encore, mais il fit arrêter leurs députés et marcha contre les barbares, regardant comme une folie de se piquer de bonne foi envers des perfides qui venaient de violer l'accord qu'ils avaient fait avec lui. Canusius écrit que, le sénat ayant décrété une seconde fois des sacrifices et des fêtes pour cette victoire, Caton opina qu'il fallait livrer César aux barbares pour détourner de dessus Rome la punition que méritait l'infraction de la trêve, et en faire retomber la malédiction sur son auteur. De cette multitude de barbares qui avaient passé le Rhin, quatre cent mille

furent taillés en pièces, il ne s'en sauva qu'un petit nombre que recueillirent les Sicambres, nation germanique. César saisit ce prétexte de satisfaire sa passion pour la gloire; jaloux d'être le premier des Romains qui eût fait passer le Rhin à une armée, il construisit un pont sur ce fleuve, qui, ordinairement fort large, a encore plus d'étendue en cet endroit; son courant rapide entraînait avec violence les troncs d'arbres et les pièces de bois que les barbares y jetaient, et qui venaient frapper avec une telle impétuosité les pieux qui soutenaient le pont, qu'ils en étaient ébranlés ou rompus. Pour amortir la raideur des coups, il fit enfoncer au milieu du fleuve, au-dessus du pont, de grosses poutres qui détournaient les arbres et les autres bois qu'on abandonnait au fil de l'eau, et brisaient en quelque sorte la rapidité du courant. On vit aussi la chose qui paraissait la plus incroyable, un pont entièrement achevé en dix jours. Il y fit passer son armée sans que personne osât s'y opposer; les Suèves mêmes, les plus belliqueux des peuples de la Germanie, s'étaient retirés dans des vallées profondes et couvertes de bois. César, après avoir brûlé leur pays et ranimé la confiance des peuples qui tenaient le parti des Romains, repassa dans la Gaule; il n'avait employé que dix-huit jours à cette expédition dans la Germanie.

Celle qu'il entreprit contre les habitants de la Grande-Bretagne est d'une audace extraordinaire. Il fut le premier qui pénétra avec une flotte dans l'Océan occidental, et qui fit traverser à son armée la mer Atlantique pour aller porter la guerre dans cette île. Ce qu'on rapportait de sa grandeur faisait douter de son existence, et a donné lieu à une dispute entre plusieurs historiens, qui ont cru qu'elle n'avait jamais existé et que tout ce qu'on en débitait, jusqu'à son nom même, était une pure fable. César osa tenter d'en faire la conquête et de porter au delà des terres habitables les bornes de l'empire romain. Il y passa deux fois, de la côte opposée de la Gaule; et, dans plusieurs combats qu'il livra, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne procura d'avantages à ses troupes; elles ne purent rien tirer de ces peuples, qui menaient une vie pauvre et misérable. Cette expédition ne fut donc pas aussi heureuse qu'il l'aurait désiré; seulement il prit des otages de leur roi, lui imposa un tribut et repassa dans la Gaule. Il y trouva des lettres qu'on allait lui porter dans l'île, et par lesquelles ses amis de Rome lui apprenaient que sa fille était morte en couche dans la maison de



Pompée. Cette mort ne causa pas moins de douleur au père qu'au mari; leurs amis en furent vivement affligés, ils prévirent que cette mort allait rompre une alliance qui entretenait la paix et la concorde dans la république, déjà travaillée par des maladies dangereuses. L'enfant même dont elle était accouchée mourut peu de jours après sa mère. Le peuple, malgré les tribuns, enleva le corps de Julie, et le porta dans le champ de Mars, où elle fut enterrée.

César avait été obligé de partager en plusieurs corps l'armée nombreuse qu'il commandait, et de la distribuer en divers quartiers pour y passer l'hiver; après quoi, suivant sa coutume, il était allé en Italie. Pendant son absence, toute la Gaule se souleva de nouveau, et fit marcher des armées considérables, qui allèrent attaquer les quartiers des Romains, et entreprirent de forcer leurs retranchements. Les plus nombreux et les plus puissants de ces peuples, commandés par Ambiorix, tombèrent sur les légions de Cotta et de Titurius, et les taillèrent en pièces; de là ils allèrent avec soixante mille hommes assiéger la légion qui était sous les ordres de Q. Cicéron, et peu s'en fallut que ses retranchements ne fussent forcés; tous ceux qui y étaient renfermés avaient été blessés et se défendaient avec plus de courage que leur état ne semblait le permettre. César, qui était déjà fort loin de ses quartiers, ayant appris ces fâcheuses nouvelles, revint précipitamment sur ses pas; et, n'ayant pu rassembler en tout que sept mille hommes, il fit la plus grande diligence pour aller dégager Cicéron. Les assiégeants, à qui il ne put dérober sa marche, levèrent le siège et allèrent à sa rencontre, méprisant son petit nombre et se croyant sûrs de l'enlever. César, afin de les tromper, fit semblant de fuir, et, ayant trouvé un poste commode pour tenir tête avec peu de monde à une armée nombreuse, il fortifia son camp, défendit à ses soldats de tenter aucun combat, fit élever de grands retranchements et boucher les portes, afin que cette apparence de frayeur inspirât aux généraux ennemis encore plus de mépris pour lui. Son stratagème lui réussit; les Gaulois, pleins de confiance, viennent l'attaquer, séparés et sans ordre: alors il fait sortir sa troupe, tombe sur les barbares qu'il met en fuite et en fait un grand carnage. Cette victoire éteignit tous les soulèvements des Gaulois dans ces quartiers-là; César, pour en prévenir de nouveaux, se portait avec promptitude partout où il voyait quelque mouvement à craindre. Pour remplacer les légions qu'il avait perdues, il lui en était

venu trois d'Italie, dont deux lui avaient été prêtées par Pompée, et la troisième venait d'être levée dans la Gaule aux environs du Pô.

Pendant on vit tout à coup se développer au fond de la Gaule, des semences de révolte, que les chefs les plus puissants avaient depuis longtemps répandues en secret parmi les peuples les plus belliqueux, et qui donnèrent naissance à la plus grande et à la plus dangereuse guerre qui eût encore eu lieu dans ces contrées. Tout se réunissait pour la rendre terrible: une jeunesse aussi nombreuse que brillante, une immense quantité d'armes rassemblées de toutes parts, les fonds énormes qu'ils avaient faits, les places fortes dont ils s'étaient assurés, les lieux presque inaccessibles dont ils avaient fait leurs retraites: on était d'ailleurs dans le fort de l'hiver; les rivières étaient glacées, les forêts couvertes de neige; les campagnes, inondées, étaient comme des torrents; les chemins, ou ensevelis sous des monceaux de neige, ou couverts de marais et d'eaux débordées, étaient impossibles à reconnaître. Tant de difficultés faisaient croire aux Gaulois que César ne pourrait les attaquer. Entre les nations révoltées, les plus considérables étaient les Arverniens et les Carnutes, qui avaient investi de tout le pouvoir militaire Vercingétorix, dont les Gaulois avaient massacré le père, parce qu'ils le soupçonnaient d'aspirer à la tyrannie. Ce général, après avoir divisé son armée en plusieurs corps, et établi plusieurs capitaines, fit entrer dans cette ligue tous les peuples des environs, jusqu'à la Saône; il pensait à faire prendre subitement les armes à toute la Gaule, pendant qu'à Rome on préparait un soulèvement général contre César. Si le chef des Gaulois eût différé son entreprise jusqu'à ce que César eût sur les bras la guerre civile, il n'eût pas causé à l'Italie entière moins de terreur qu'autrefois les Cimbres et les Teutons.

César qui tirait parti de tous les avantages que la guerre peut offrir, et qui surtout savait profiter du temps, n'eut pas plus tôt appris cette révolte générale, qu'il partit sans perdre un instant; et, reprenant les mêmes chemins qu'il avait déjà tenus, il fit voir aux barbares, par la célérité de sa marche dans un hiver si rigoureux, qu'ils avaient en tête une armée invincible, à laquelle rien ne pouvait résister. Il eût paru incroyable qu'un simple courrier fût venu en un temps beaucoup plus long du lieu d'où il était parti, et ils le voyaient arriver en peu de jours avec toute son armée,



pillier et ravager leur pays, détruire leurs places fortes et recevoir ceux qui venaient se rendre à lui; mais quand les Eduens, qui jusqu'alors s'étaient appelés les frères des Romains et en avaient été traités avec la plus grande distinction, se révoltèrent aussi et entrèrent dans la ligue commune, le découragement se jeta dans ses troupes. César fut donc obligé de décamper promptement et de traverser le pays des Lingons, pour entrer dans celui des Séquanais, amis des Romains et plus voisins de l'Italie que le reste de la Gaule. Là, environné par les ennemis qui étaient venus fondre sur lui avec plusieurs milliers de combattants, il les chargea avec tant de vigueur, qu'après un combat long et sanglant, il a partout l'avantage et met en fuite ces barbares. Il semble néanmoins qu'il y reçut d'abord quelque échec; car les Arverniens montrent encore une épée suspendue dans un de leurs temples, qu'ils prétendent être une dépouille prise sur César. Il y vint lui-même dans la suite et ne fit qu'en rire; ses amis l'engageaient à la faire ôter; mais il ne le voulut pas, parce qu'il la regardait comme une chose sacrée.

Le plus grand nombre de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite se renfermèrent avec leur roi dans la ville d'Alésia. César alla sur-le-champ l'assiéger, quoique la hauteur de ses murailles et la multitude des troupes qui la défendaient la fissent regarder comme imprenable. Pendant ce siège, il se vit dans un danger dont on ne saurait donner une juste idée. Ce qu'il y avait de plus brave parmi toutes les nations de la Gaule, s'étant rassemblé au nombre de trois cent mille hommes, vint en armes au secours de la ville; ceux qui étaient renfermés dans Alésia ne montaient pas à moins de soixante-dix mille. César, ainsi enfermé et assiégé entre deux armées si puissantes, fut obligé de se fortifier de deux murailles, l'une contre ceux de la place, l'autre contre les troupes qui étaient venues au secours des assiégés: si ces deux armées avaient réuni leurs forces, c'en était fait de César. Aussi le péril extrême auquel il fut exposé devant Alésia lui acquit, à plus d'un titre, la gloire la mieux méritée: c'est de tous ses exploits celui où il montra le plus d'audace et le plus d'habileté. Mais ce qui doit singulièrement surprendre, c'est que les assiégés n'aient été instruits du combat qu'il livra à tant de milliers d'hommes qu'après qu'il les eut défaits; et ce qui est plus étonnant encore, les Romains qui gardaient la muraille que César avait tirée contre la ville, n'apprirent sa victoire que par les cris des habitants d'Alésia et par les

lamentations de leurs femmes, qui virent, des différents quartiers de la ville, les soldats romains emporter dans leur camp une immense quantité de boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang, de la vaisselle et des pavillons gaulois. Toute cette puissance formidable se dissipa et s'évanouit avec la rapidité d'un fantôme

ou d'un songe, car ils périrent presque tous dans le combat. Les assiégés, après avoir donné bien du mal à César et en avoir beaucoup souffert eux-mêmes, finirent par se rendre. Vercingétorix, qui avait été l'âme de toute cette guerre, s'étant couvert de ses plus belles armes, sortit de la ville sur un cheval magnifiquement paré; et, après l'avoir fait caracolier autour de César qui était assis sur son tribunal, il mit pied à terre, se dépouilla de toutes ses armes et alla s'asseoir aux pieds du général romain, où il se tint dans le plus grand silence. César le remit en garde à des soldats, et le réserva à l'ornement de son triomphe...



FIG. 84. — Statue de Vercingétorix<sup>1</sup>.

[Après la mort de Vercingétorix, César achève rapidement la conquête des Gaules. Mais bientôt, à la suite de dissensions survenus entre lui et Pompée, et après le refus fait par le sénat de lui laisser son gouvernement, il s'indigne de la façon dont ses amis ont été traités à Rome et se décide à descendre en Italie.]

1. Cette statue, œuvre remarquable du sculpteur Millet, et dont une réduction peut se voir devant l'atelier de cet artiste, boulevard des Batignolles, a été érigée, sur l'ordre de l'empereur Napoléon III, au sommet de la colline où s'élevait autrefois la ville d'Alise. C'est au-dessus du village de Sainte-Reine ou Alise-Sainte-Reine, dans la Côte-d'Or. La statue est visible de la ligne du chemin de fer de Paris à Lyon.



César n'avait auprès de lui que cinq mille hommes de pied et trois cents chevaux. Il avait laissé au delà des Alpes le reste de son armée, que ses lieutenants devaient bientôt lui amener. Il vit que le commencement de son entreprise et la première attaque qu'il projetait n'avaient pas besoin d'un grand nombre de troupes; qu'il devait plutôt étonner ses amis par sa hardiesse et sa célérité, et qu'il les effrayerait plus facilement en tombant sur eux lors-



Fig. 85. — Un consul, son lieutenant et un tribun militaire.

qu'ils s'y attendraient le moins, qu'il ne les forcerait en venant avec de grands préparatifs. Il ordonne donc à ses capitaines et à ses tribuns de ne prendre que leurs épées, sans aucune autre arme, de s'emparer d'Ariminium, ville considérable de la Gaule, mais d'y causer le moins de tumulte et d'y verser le moins de sang qu'ils pourraient. Après avoir remis à Hortensius la conduite de son armée, il passa le jour en public à voir combattre des gladiateurs; et un peu avant la nuit il prit un bain, entra ensuite dans la salle à manger et resta quelque temps avec

ceux qu'il avait invités à souper. Dès que la nuit fut venue, il se leva de table, engagea ses convives à faire bonne chère et les pria de l'attendre, en les assurant qu'il reviendrait bientôt. Il avait prévenu quelques-uns de ses amis de le suivre non pas tous ensemble, mais chacun par un chemin différent; et, montant lui-même dans un chariot de louage, il prit d'abord une autre route que celle qu'il voulait tenir, et tourna bientôt vers Ariminium.

Lorsqu'il fut sur les bords du Rubicon, fleuve qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, frappé tout à coup des réflexions que lui inspirait la crainte du danger et qui lui montrèrent de plus près la grandeur et l'audace de son entreprise, il s'arrêta; et, fixé longtemps à la même place, il pesa, dans un profond silence, les différentes résolutions qui s'offraient à son esprit, balança tour à tour les partis contraires et changea plusieurs fois d'avis. Il en conféra longtemps avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient parmi lesquels était Asinius Pollion. Il se représenta tous les maux dont le passage de ce fleuve allait être suivi et tous les jugements qu'on porterait de lui dans la postérité. Enfin, n'écoutant plus que sa passion et rejetant tous les conseils de la

raison pour se précipiter aveuglément dans l'avenir, il prononça ce mot si ordinaire à ceux qui se livrent à des aventures difficiles et hasardeuses : « Le sort en est jeté! » et, passant le Rubicon, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva le lendemain à Ariminium avant le jour, et s'empara de la ville.

La prise d'Ariminium ouvrit, pour ainsi dire, toutes les portes de la guerre et sur terre et sur mer; et César, en franchissant les limites de son gouvernement, parut avoir transgressé toutes les lois de Rome. Ce n'était pas seulement, comme dans les autres guerres, des hommes et des femmes qu'on voyait courir éperdus dans toute l'Italie; les villes mêmes semblaient s'être arrachées de leurs fondements pour prendre la fuite et se transporter d'un lieu dans un autre; Rome elle-même se trouva comme inondée d'un déluge de peuples qui s'y réfugiaient de tous les environs; et, dans une agitation, dans une tempête si violente, il n'était plus possible à aucun magistrat de la contenir par la raison ni par l'autorité; elle fut sur le point de se détruire par ses propres mains. Ce n'était partout que des passions contraires et des mouvements convulsifs; ceux mêmes qui applaudissaient à l'entreprise de César ne pouvaient se tenir tranquilles : comme ils rencontraient à chaque pas des gens qui en étaient affligés et inquiets (ce qui arrive toujours dans une grande ville), ils les insultaient avec fierté et les menaçaient de l'avenir. Pompée, déjà assez étonné par lui-même, était encore plus troublé par les propos qu'on lui tenait de toutes parts : il était puni avec justice, lui disaient les uns, d'avoir agrandi César contre lui-même et contre la république; les autres l'accusaient d'avoir rejeté les conditions raisonnables auxquelles César avait consenti de se réduire, et de l'avoir livré aux outrages de Lentulus. Favonius même osa lui dire de frapper enfin du pied la terre, parce qu'un jour Pompée, en parlant de lui-même en plein sénat dans les termes les plus avantageux, avait déclaré aux sénateurs qu'ils ne devaient s'embarrasser de rien, ni s'inquiéter des préparatifs de la guerre; que dès que César se serait mis en marche il n'aurait qu'à frapper la terre du pied et qu'il remplirait de légions toute l'Italie.

Pompée était encore supérieur à César par le nombre de ses troupes; mais il n'était pas le maître de suivre ses propres sentiments; les fausses nouvelles qu'on lui apportait, les terreurs qu'on ne cessait de lui inspirer, comme si l'ennemi eût été déjà



aux portes de Rome et maître de tout, l'obligèrent enfin de céder au torrent et de se laisser entraîner à la fuite générale. Il déclara que le tumulte était dans la ville, et il l'abandonna, en ordonnant au sénat de le suivre, et intimant à tous ceux qui préféreraient à la tyrannie leur patrie et leur liberté, la défense d'y rester. Les consuls quittèrent Rome sans avoir fait les sacrifices qu'ils étaient dans l'usage d'offrir aux dieux lorsqu'ils sortaient de la ville ; la plupart des sénateurs prirent aussi la fuite, saisissant, en quelque sorte, ce qu'ils trouvaient chez eux sous leurs mains, comme s'ils l'eussent enlevé aux ennemis : il y en eut même qui, d'abord très attachés à César, furent tellement troublés par la crainte, que, sans aucune nécessité, ils se laissèrent emporter par le torrent des fuyards.

C'était un spectacle digne de pitié que de voir, dans une si terrible tempête, cette ville abandonnée, et, semblable à un vaisseau sans pilote, flotter au hasard dans l'incertitude de son sort. Mais quelque déplorable que fût cette fuite, les Romains regardaient le camp de Pompée comme la patrie, et ils fuyaient Rome comme le camp de César. Labiénus lui-même, un des plus intimes amis de César, son lieutenant dans toute la guerre des Gaules et qui l'avait toujours servi avec le plus grand zèle, quitta son parti et alla rejoindre Pompée. Cette désertion n'empêcha pas César de lui renvoyer son argent et ses équipages : il alla camper ensuite devant Corfinium, où Domitius commandait pour Pompée. Cet officier, qui désespérait de pouvoir défendre la ville, demanda du poison à un de ses esclaves, qui était médecin, et l'avalait dans l'espérance de mourir promptement ; mais, ayant bientôt appris avec quelle extrême bonté César traitait ses prisonniers, il déplora son malheur et la précipitation avec laquelle il avait pris une détermination si violente. Son médecin le rassura, en lui disant que le breuvage qu'il lui avait donné n'était pas un poison mortel, mais un simple narcotique. Content de cette assurance, il se leva sur-le-champ et alla trouver César, qui le reçut avec beaucoup d'amitié : cependant, peu de temps après, Domitius se rendit au camp de Pompée. Ces nouvelles portées à Rome causèrent beaucoup de joie à ceux qui y étaient restés, et plusieurs de ceux qui en avaient fui y retournèrent.

César prit à sa solde les troupes de Domitius ; et, ayant prévenu ceux qui faisaient dans les villes des levées de soldats pour Pom-

pée, il incorpora ces nouvelles recrues dans son armée. Devenu redoutable par ces renforts, il marcha contre Pompée ; mais celui-ci, ne jugeant pas à propos de l'attendre, se retira à Brindes, d'où il fit d'abord partir les consuls pour Dyrrachium avec des troupes, et y passa lui-même bientôt après l'arrivée de César devant Brindes...

[César n'ayant point de vaisseaux pour poursuivre Pompée, retourne à Rome, prend l'argent du trésor public, va chasser d'Espagne les deux lieutenants de Pompée pour ne pas avoir d'ennemis derrière lui, revient de nouveau à Rome où il se fait nommer dictateur par les sénateurs restants, passe avec une partie de ses soldats en Épire où il s'empare d'Apollonie et il y attend le reste de ses troupes.]

Il se trouvait à Apollonie avec une armée trop faible pour rien entreprendre, parce que les troupes de Brindes tardaient à arriver. Livré à une incertitude affligeante, il prit enfin la résolution hasardeuse de s'embarquer seul, à l'insu de tout le monde, sur un simple bateau à douze rames, pour se rendre plus promptement à Brindes, quoique la mer fût couverte de vaisseaux ennemis. A l'entrée de la nuit, il se déguise en esclave, monte dans le bateau, se jette dans un coin, comme le dernier des passagers, et s'y tient sans rien dire. La barque descendait le fleuve Anius, qui la portait vers la mer. L'embouchure de ce fleuve était ordinairement tranquille ; un vent de terre, qui se levait tous les matins, repoussait les vagues de la mer et les empêchait d'entrer dans la rivière : mais cette nuit-là il s'éleva tout à coup un vent de mer si violent qu'il fit tomber le vent de terre. Le fleuve, soulevé par la marée et par la résistance des vagues, qui, poussées avec furie, luttaient contre son courant, devint d'une navigation dangereuse ; ses eaux repoussées violemment vers leur source par les tourbillons rapides que cette lutte causait, et qui étaient accompagnés d'un affreux mugissement, ne permettaient pas au pilote de gouverner sa barque et de maîtriser les flots. Il ordonna donc à ses matelots de tourner la barque et de remonter le fleuve. César, ayant entendu donner cet ordre, se fait connaître, et prenant la main du pilote, fort étonné de voir là César : « Mon ami, lui dit-il, continue ta route, et risque tout sans rien craindre, tu conduis César et sa fortune. » Les matelots, oubliant la tempête, forcent de rames et emploient tout ce qu'ils ont d'ardeur pour surmonter



la violence des vagues ; mais tous leurs efforts sont inutiles. César, qui voit la barque faire eau de toutes parts et près de couler à fond dans l'embouchure même du fleuve, permet au pilote, avec bien du regret, de retourner sur ses pas. Il regagnait son camp lorsque ses soldats, qui étaient sortis en foule au-devant de lui, se plaignirent avec douleur de ce que, désespérant de vaincre avec eux seuls et se méfiant de ceux qui étaient auprès de lui, il s'exposait, par une inquiétude injurieuse pour eux, au plus terrible danger pour aller chercher les absents.

[La lutte entre César et Pompée, lutte qui se termina par la bataille de Pharsale, a été racontée dans la *Vie de Pompée*. Quelques jours après la mort de celui-ci, César arriva en Égypte où il ne tarda pas à avoir à combattre contre Ptolémée et ses ministres. Il vainquit les Égyptiens, mit Cléopâtre sur le trône et alla en Asie pour y faire rentrer dans le devoir Pharnace, fils de Mithridate. Ce fut, pour marquer la rapidité de sa victoire, qu'il écrivit à un de ses amis : « *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* » Après un court séjour à Rome, il retourna en Afrique pour y combattre les derniers Pompéiens, Caton et Scipion qui, par le secours de Juba, avaient mis sur pied une armée assez considérable. Les Pompéiens sont battus à Thapsus ; Scipion s'y perce de son épée ; Caton, qui commandait à Utique, se tue aussi. César, vainqueur, rentre à Rome.]

Il triompha trois fois : la première pour l'Égypte, la seconde pour le Pont, et la troisième pour l'Afrique. Dans ce dernier triomphe, Scipion n'était pas nommé ; il n'y était question que du roi Juba : le fils de ce prince, qui était encore dans l'enfance, suivit le char du triomphateur ; et ce fut pour lui la captivité la plus heureuse. Né barbare et Numide, il dut à son malheur de devenir un des plus savants historiens grecs. Après ses triomphes, César fit de grandes largesses à ses soldats, et donna des festins et des spectacles à tout le peuple, qu'il traita sur vingt-deux mille tables de trois lits chacune. Il fit représenter à l'honneur de sa fille Julie, morte depuis longtemps, des combats de gladiateurs et des naumachies. Quand tous ces spectacles furent terminés, on fit le dénombrement du peuple ; au lieu de trois cent mille citoyens, qu'avait donnés le dernier dénombrement, il ne s'en trouva que cent trente mille, tant la guerre civile avait été meurtrière pour Rome ! tant elle avait moissonné de citoyens, sans compter tous les fléaux dont elle avait affligé le reste de l'Italie et toutes les provinces !

Après ce dénombrement, César, nommé consul pour la quatrième fois, partit sur-le-champ pour aller en Espagne faire la guerre

aux fils de Pompée. Malgré leur jeunesse, ils avaient mis sur pied une armée formidable par le nombre des soldats et ils montraient une audace qui les rendait dignes du commandement ; aussi mirent-ils César dans le plus grand danger. Ils livrèrent sous les murs de la ville de Munda une grande bataille, dans laquelle César, voyant ses troupes, vivement pressées, n'opposer aux ennemis qu'une faible résistance, se jeta au fort de la mêlée, en criant à ses soldats : « N'avez-vous pas honte de me livrer à des enfants ? » Ce ne fut que par des efforts extraordinaires qu'il parvint à repousser les ennemis ; il leur tua plus de trente mille hommes, et perdit mille des siens, qui étaient les plus braves de l'armée. En rentrant dans son camp, après la bataille, il dit à ses amis qu'il avait souvent combattu pour la victoire, mais qu'il venait de combattre pour la vie. Il remporta cette victoire le jour de la fête des Dionysiaques, le même jour que Pompée, quatre ans auparavant, était sorti de Rome pour cette guerre civile. Le plus jeune des fils de Pompée se sauva de la bataille, et Didius, peu de jours après, vint mettre aux pieds de César la tête de l'ainé.

Ce fut la dernière guerre de César, et le triomphe qui la suivit affligea plus les Romains que tout ce qu'il avait pu faire précédemment ; c'était, non pour ses victoires sur des généraux étrangers ou sur des rois barbares qu'il triomphait ; mais pour avoir détruit et éteint la race du plus grand personnage que Rome eût produit, et qui avait été la victime des caprices de la fortune. On ne lui pardonnait pas de triompher ainsi des malheurs de sa patrie et de se glorifier d'un succès que la nécessité seule pouvait excuser, et devant les dieux et devant les hommes, d'autant que jusqu'alors il n'avait jamais ni envoyé de courriers ni écrit de lettres au sénat pour annoncer les victoires qu'il avait remportées dans les guerres civiles, paraissant toujours rejeter une gloire dont il était honteux. Cependant les Romains pliaient sous l'ascendant de sa fortune, et se soumettaient au frein sans résistance : persuadés même qu'ils ne pourraient se relever de tous les maux qu'avaient causés les guerres civiles que sous l'autorité d'un seul, ils le nommèrent dictateur perpétuel. C'était reconnaître ouvertement la tyrannie, puisqu'à l'autorité absolue et indépendante de la monarchie on ajoutait l'assurance de la posséder toujours. Les premiers honneurs que Cicéron avait proposé au sénat de lui décerner étaient dans les bornes d'une grandeur humaine ; mais d'autres y en ajoutèrent de